Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

30 | avril 2001

Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable

Fable et vérité : stratégies narrative et discursive dans les écrits de Diderot sur le colonialisme

Anthony Strugnell

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/71>

DOI : 10.4000/rde.71

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2001

Pagination : 35-46

ISBN : 2-252-03311-8

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Anthony Strugnell, « Fable et vérité : stratégies narrative et discursive dans les écrits de Diderot sur le colonialisme », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 30 | avril 2001, mis en ligne le 17 juin 2006, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/71> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.71>

Propriété intellectuelle

Anthony STRUGNELL

Fable et vérité : stratégies narrative et discursive dans les écrits de Diderot sur le colonialisme

Si la remarque du narrateur de *Jacques le fataliste* sur les rapports entre vérité et fiction peut servir de point de départ pour une discussion de sa conception du genre romanesque et de la confusion entre le réel et l'imaginaire dans son œuvre, elle peut aussi provoquer une réflexion sur ses écrits sur le colonialisme, où le réel et l'imaginaire se côtoient et se renforcent d'une manière tout à fait exceptionnelle. Là où certains aventuriers et explorateurs avaient suppléé à leur ignorance et leur incompréhension des mœurs de peuples supposés primitifs par des inventions extravagantes qui parsemaient leurs relations, Diderot exploite les ressources de l'imagination à une tout autre fin. A certains égards, on peut comparer son travail sur l'*Encyclopédie* et sa collaboration à l'*Histoire des deux Indes*¹ ; mais à la différence du premier travail, Diderot n'a pas hésité, dans ses commentaires sur les activités des puissances coloniales européennes, à s'approprier le pouvoir de l'invention littéraire là où les faits lui manquaient. A l'encontre de sa manière de s'y prendre pour certains articles qu'il avait rédigés pour l'*Encyclopédie* où la recherche empirique ouvrait la voie royale vers la vérité, Diderot cherchait, à travers le *Supplément au Voyage de Bougainville* et sa participation à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal, à faire ressortir la logique inhérente et la vérité globale de la colonisation, en suppléant par son imagination à l'élément qui manquait le plus souvent aux sources livresques auxquelles il était obligé de se fier, le point de vue de l'autre, du colonisé. En leur prêtant sa voix, il

1. Voir sur cette question Michèle Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes ou l'écriture fragmentaire*, Paris, Nizet, 1978, pp. 9-11.

permettait à ceux qui souffraient sous le joug de l'oppression européenne d'exprimer leur peine et leur révolte devant la cruauté rapace qui en était la cause, et ce faisant, il découvrait pour son lecteur une vérité tout aussi probante que celle proposée par les articles de l'*Encyclopédie*. En fait, il s'agit pour Diderot de deux pans d'une même vérité, réalisés par les moyens qui leur conviennent.

Il existe, entre *Jacques le fataliste* et les deux ouvrages qui ont marqué l'entrée éclatante de Diderot dans le grand débat sur le colonialisme, des liens étroits². Ces liens sont d'abord chronologiques : en quatre ans, entre 1768 et 1772, Diderot aura commencé sa collaboration avec Raynal, rédigé le premier jet de son roman, et ajouté son *Supplément* au compte rendu par Bougainville de son grand voyage. Mais ces trois ouvrages partagent également des ressemblances de structure et une même inspiration. Jacques Chouillet a dit de *Jacques le fataliste* que, malgré le titre, il « se présente, par certains côtés, comme le roman de la liberté »³ : c'est ce trait profond de la liberté qui, croyons-nous, le relie au *Supplément* et à l'*Histoire des deux Indes*, trait dont les modalités communes nous seront révélées, si nous entreprenons une considération préliminaire du célèbre paradoxe sur les rapport entre la fable et la vérité de *Jacques le fataliste*.

Lorsque le narrateur de *Jacques* assure à son lecteur, personnage aux goûts littéraires peu avancés, qu'il ne tiendrait qu'à lui, narrateur, de lui faire plaisir en développant l'action de son histoire selon un schéma entièrement prévisible, mais qu'il y sacrifierait la vérité et le récit des amours de Jacques, il revendique pour le roman tel qu'il le pratique un rôle nouveau. Au contraire du roman traditionnel, fabuleux parce que fondé sur une causalité simplifiée sinon simpliste, son histoire va remplir deux fonctions ancrées dans le réel, l'une heuristique, l'autre prospective. Au contraire du récit qui établit des liens évidents et directs entre les événements racontés, *Jacques le fataliste* respecte la complexité de la causalité universelle qui détermine les affaires des hommes, en recherchant et en peignant une réalité souvent saugrenue, parfois insondable. C'est surtout dans les contradictions apparentes qui parsèment les pages de

2. Ces liens s'étendent, en fait, jusqu'aux contes, *Ceci n'est pas un conte* et *M^{me} de la Carlière*, dont les personnages sont évoqués à la fin du *Supplément*, ainsi qu'à la *Réfutation d'Helvétius*, l'*Essai sur les femmes*, les *Observations sur le Nakaz*, et les *Mémoires pour Catherine II* où certains passages soit ont été tirés de l'*Histoire des deux Indes* soit permettent des rapprochements, ce qui est également vrai pour le *Supplément* (voir le Tableau d'ensemble de la participation de Diderot à l'*Histoire des deux Indes* dans Michèle Duchet, *op. cit.*, pp. 64-105).

3. Dans son édition de *Jacques le fataliste*, Librairie Générale Française, Paris, 1983, p. 323. Nous renvoyons, pour les citations du texte, à l'édition Lewinter des *Œuvres complètes* (LEW.).

Jacques, contradictions entre apparence et réalité, entre intention et réalisation, entre croyance et action, entre le jeu des probabilités et leur résultat, que se dévoile la vérité. Et c'est le narrateur, toujours prêt à prévenir son lecteur-interlocuteur contre toute interprétation superficielle des événements, qui, par ses interruptions, maintient en état d'alerte ses lecteurs, nous autres, véritables destinataires de ses paroles, censés être plus avertis. C'est donc par une stratégie discursive en forme de commentaire sur l'art de narrer qui se faufile dans les interstices de la narration même que la fonction heuristique du roman se déclare. En revanche, c'est dans le récit des amours de Jacques que nous retrouvons le paradigme de sa fonction prospective, et cela sous un double aspect. D'abord, Jacques, convaincu que tout est écrit d'avance là-haut sur le grand rouleau, arrive néanmoins à vaincre le carcan d'un déterminisme tout extérieur qui le hante. Il le fait, en prenant la décision de ne plus chercher à s'y plier, mais plutôt de se laisser conduire par son propre élan intérieur, qui est, selon lui, « une autre résignation plus facile et plus commode »⁴. Et c'est surtout en se laissant aller à son penchant inéluctable de raconter ses amours qu'il cherche à intérioriser sa causalité, à se réinventer à travers ses propres paroles, et à conquérir ainsi sa propre liberté, la seule qui ait un sens. Ensuite, il y a le narrateur qui, au niveau de l'histoire même, tout en reconnaissant sa subordination à la vérité qu'il sert par son art, met en œuvre par cette subordination, plutôt que le fade mimétisme du romancier traditionnel, une imagination créatrice mise au diapason du réel. C'est elle qui lui permet de réaliser sa liberté en tant qu'artiste qui capte et intériorise dans son œuvre la causalité secrète de l'univers. Jacques et le narrateur, chacun à sa façon, trouvent la réponse à la question posée au début du roman, « Est-ce que l'on sait où l'on va ? », question qui suppose que les hommes sont impuissants à diriger leur destin. Ils refusent tous deux de lutter inutilement contre la force des choses, qu'elle soit prise sous la forme du grand rouleau ou de la métaphysique plus sophistiquée du déterminisme. Mais, en même temps, ils rejettent la passivité imbécile représentée par la mollesse du maître de Jacques et par le lecteur-interlocuteur avec son goût pour la littérature à sensation. A la fin de *Jacques le fataliste*, Diderot confond le destin de son protagoniste et de son narrateur dans les trois variantes du dénouement des amours de Jacques. Dans le cas du narrateur, il démontre sa liberté d'auteur qui refuse de se plier à l'attente de son lecteur et à la fausseté littéraire, en rejetant la tentation de tourner les deux premiers dénouements en grivoiserie, et le troisième en *happy ending*. De même, il montre Jacques, à la fin de ses aventures, réalisant avec sa bien-aimée par ses propres efforts une liberté morale sans doute précaire et un

4. LEW., tome 12, p. 105.

bonheur évidemment mitigé, mais les seuls auxquels puissent aspirer les hommes.

Ces mêmes fonctions heuristique et prospective, accompagnées d'identiques stratégies narrative et discursive, nous les retrouvons dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* et dans l'*Histoire des deux Indes*. Malgré la grande variation dans le sujet, la structure et l'ampleur de ces ouvrages, ils possèdent une commune parenté. Dans le *Supplément*, Diderot nous propose la narration d'un voyage, ou du moins une étape d'un voyage, assortie d'un commentaire lequel, comme nous le verrons, a comme un de ses objets de fonder la vérité de l'histoire qu'il explique. A la différence de *Jacques le fataliste* et du *Supplément au Voyage de Bougainville*, on pourrait croire que l'*Histoire des deux Indes*, par ses dimensions mêmes et par la complexité de sa rédaction, résisterait à toute tentative de la classer, selon les critères que nous avons identifiés, parmi les ouvrages qui répondraient au paradoxe lancé par Diderot dans *Jacques*. Mais, c'est la présence même de Diderot, devenue prépondérante au cours des trois éditions qui s'échelonnent sur les dix ans qui séparent 1770 et 1780, qui rend ce classement, non seulement possible mais éclairant. Nous y reviendrons.

D'abord, regardons de plus près le *Supplément au Voyage de Bougainville*, à la lumière des résultats de notre analyse préliminaire de *Jacques le fataliste*. On est tout de suite frappé par les parallèles entre A et B dans le *Supplément* et le lecteur-interlocuteur et le narrateur dans *Jacques*. Même conservatisme et incapacité de pénétrer la surface des apparences d'un côté, même radicalisme et perspicacité de l'autre. Si le rôle de A. est plus développé que celui du lecteur dans *Jacques*, et si par certains côtés il semble plus intelligent et plus éclairé, c'est parce que l'aspect polémique de cet ouvrage à caractère moral et politique est plus important, ce qui nécessite un personnage conservateur plus efficace, plus arrondi, pour servir de repoussoir aux paroles de B. Cela ne veut pas dire, comme on a voulu le faire croire, que le dialogue entre A et B n'a pas un rôle structurant privilégié, et que A et B ne sont que deux voix parmi d'autres dans une polyphonie qui sert à déstabiliser tout sens transcendant qui pourrait émerger de l'œuvre⁵. Revendiquer une telle interprétation, c'est enlever au *Supplément* son rôle historique et le faire sortir du contexte de la critique militante du colonialisme que soulignent ses rapports étroits avec l'*Histoire des deux Indes*. Vu sous une telle optique, le rôle de B comme interprète de cette mise en cause ne saurait être sujet à caution.

5. C'est le point de vue adopté par Michèle Mat dans « *Le Supplément au Voyage de Bougainville : une aporie polyphonique* », *Revue internationale de philosophie*, 38, 1984, pp. 158-170, et repris par Joseph L. Schorr, « Caverns and the dialogic structure of the *Supplément au Voyage de Bougainville* », DS, XXV, pp. 107-118.

Le premier entretien entre A et B, qui sert à introduire le *Supplément* et à asseoir l'autorité du dernier, conclut sur un échange qui frappe par sa ressemblance avec l'énoncé paradoxal de cette autre figure d'autorité qu'est le narrateur de *Jacques* :

A. Est-ce que vous donneriez dans la fable de Tahiti ?

B. Ce n'est point une fable ; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage⁶.

L'opposition fable/vérité s'applique ici, non seulement à l'ouvrage de Bougainville, mais plus particulièrement à son « supplément » qui sera l'objet de leurs débats. Mais la fin de ce premier entretien fait encore plus ressortir les ressemblances entre le *Supplément au Voyage de Bougainville* et *Jacques le fataliste*, puisque Diderot, à travers son interlocuteur B, ne cache guère le fait que le « supplément » n'est pas de la main de Bougainville, mais une invention où on flairerait plutôt la main de B. Le bout de dialogue qui suit le confirme :

A. Et où trouve-t-on ce supplément ?

B. Là, sur cette table.

A. Est-ce que vous ne me le confierez pas ?

B. Non ; mais nous pourrions le parcourir ensemble, si vous voulez⁷.

La présence commode sur la table devant nos interlocuteurs du supplément qui ne semble être disponible nulle part ailleurs, et le refus de B. de le confier à A. nourrissent les soupçons sur sa paternité. Ceux-ci sont ensuite renforcés par l'intime connaissance du texte qu'affiche le premier, et les remarques ironiques du dernier sur « des idées et des tournures européennes »⁸ qui caractérisent les Adieux du Vieillard, et le discours d'Orou qu'il trouve « un peu modelé à l'européenne »⁹. Il s'ensuit que l'évocation de Tahiti dans le *Supplément*, cautionnée selon B par la sincérité de l'ouvrage de Bougainville, remplit le même rôle que la narration de *Jacques*, il s'agit du paradoxe, une fiction qui est vraie¹⁰. L'ambivalence de

6. LEW., tome 10, p. 203.

7. LEW., tome 10, p. 204.

8. LEW., tome 10, p. 209.

9. LEW., tome 10, p. 238.

10. Christie McDonald remarque pertinemment à cet égard, « Par cette distance constamment maintenue d'une représentation qui se veut réaliste, le texte parle de sa propre fiction et devient ainsi auto-référentiel », « Le dialogue, l'utopie : le *Supplément au Voyage de Bougainville* par Diderot », *Canadian Review of Comparative Literature*, 3 (Winter 1976), p. 68. Nous restreindrions, cependant, la portée de cette remarque aux textes du "supplément" proprement dit, à savoir ceux qui sont proposés comme ajouts à l'ouvrage de Bougainville.

la remarque de B, « vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage », souligne à la fois la nature factice du Tahiti du *Supplément*, évidente pour tous ceux qui auraient lu le *Voyage autour du Monde* et les *Voyages* de Cook¹¹, et, néanmoins, la vérité profonde qu'elle recèle.

Il n'est pas question dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* d'imiter Bougainville qui, tout intelligent et perspicace qu'il fût, proposait essentiellement à la curiosité de son lecteur complaisant le portrait mi-exotique mi-érotique d'un peuple lointain vu à travers les images mythiques reprises de l'*Énéide*¹². Le sous-titre de l'ouvrage, *Sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques que n'en comportent pas*, nous révèle les véritables intentions de son auteur. A travers un Tahiti réinventé par les prestiges de l'imagination, Diderot lance une enquête approfondie sur les rapports entre société et sexualité. Cependant, son véritable sujet n'est pas Tahiti et les Tahitiens, mais l'Europe et les Européens, et plus précisément la France et les Français. Il ne s'agit plus de peindre, comme l'a fait Bougainville, une nouvelle Cythère dont « le libertinage ingénu (...) séduisit la corruption parisienne »¹³, mais de représenter une société dont les mœurs seraient calquées sur les règles, parfois sévères, de la nature, et qui auraient comme but de servir de repoussoir à la sexualité des Français, ravalée par la religion en pathologie. En ce sens, il est inexact de traiter le Tahiti du *Supplément* d'utopie, comme on l'a fait si souvent¹⁴, puisqu'il lui manque les traits qui sont inséparables de ce concept. Comme son nom l'indique, une utopie est un pays de pure invention où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux, tandis que le bonheur des Tahitiens de Diderot est déjà entamé par le pouvoir corrompateur des Européens dont les représentants des insulaires, le Vieillard et Orou, sont réduits à démontrer l'indigence morale. Il faudrait plutôt traiter de « pensée-contre »¹⁵ ce Tahiti, où on suit « le pur instinct de la nature »¹⁶, avec toute l'incertitude que le texte laisse planer sur ce slogan. C'est-à-dire que l'image que peint Diderot d'une société primitive vivant

11. Voir James Cook, *Journal d'un voyage autour du monde en 1768, 1769, 1770, 1771...* (par Cook, Banks et Solander) traduit de l'anglais par M. de Fréville, Paris, Saillant et Nyon, 1772.

12. Jacques Proust, « Diderot, Bougainville et les mirages de la Mer du Sud », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 8, 1984, p. 483.

13. Paul Vernière dans *O.Ph.*, p. 448.

14. Cette interprétation, promue par Hans Heinrich Hinterhäuser, *Utopie und Wirklichkeit bei Diderot. Studien zum « Supplément au Voyage de Bougainville »*, Heidelberg, C. Winter Universitätsverlag, 1957, a connu de nombreux adeptes.

15. Comme le fait Herbert Dieckmann dans l'Introduction à son édition du *Supplément au Voyage de Bougainville*, Genève, Droz, 1955.

16. LEW., tome 10, p. 205.

selon les lois de la nature n'a pas valeur de modèle, mais sert plutôt à identifier et à évaluer les vices d'une société dite civilisée, en partie par la démonstration même de son action corruptrice sur un peuple innocent. Mais la fonction heuristique du texte s'accompagne d'une fonction prospective : à travers l'analyse de la sexualité des Français se profile une future double libération, celle des Français et celle des Tahitiens.

La sexualité est pour Diderot, du moins au moment où il rédige son *Supplément*, d'une importance capitale, tant sur le plan personnel que pour la compréhension des aspects de la société qui en semblent les plus éloignés¹⁷. Il suffit ici de rappeler les paroles écrites plus de vingt-cinq ans auparavant dans les *Pensées philosophiques*, pour percevoir le lien :

C'est le comble de la folie, que de se proposer la ruine des passions fortes. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait !¹⁸

Mais ce qui est vrai pour l'individu l'est d'autant plus pour la collectivité : Diderot l'a démontré à l'échelle de la communauté dans *La Religieuse*, il cherche maintenant à étendre cette vérité au niveau de la tribu, de la nation même. Si la tribu tahitienne s'est gardée par un régime prophylactique de la corruption généralisée qu'entraîne une sexualité pervertie, la nation française, en revanche, s'est transformée en un monstre collectif par sa soumission au régime répressif de l'église, particulièrement virulent dans le domaine des mœurs sexuelles. Mais c'est un monstre qui, loin de reconnaître sa monstrosité, la normalise, en la présentant sous des dehors civilisateurs dont l'Aumônier se veut le représentant modeste mais convaincu. Encore pire, la répression du désir sexuel conduit non seulement à sa réapparition sous une forme corrompue, mais aussi elle rehausse et intensifie chez les Français, chez tous les Européens lancés dans l'aventure de la colonisation, une avidité et un esprit de domination qui la nourrissent. Il y a donc pour Diderot un lien caché mais probant entre la sexualité dévoyée de l'Européen et son esprit colonisateur, lien qu'il cherche à dévoiler tout au long du *Supplément*.

D'abord, les Adieux du Vieillard font ressortir le rapport étroit qui existe entre possession sexuelle et possession territoriale. Parmi les vices que les Européens ont introduits dans l'île, le Vieillard condamne avec le

17. Walter E. Rex, dans un chapitre magistral qui retrace les glissements dialectiques du *Supplément*, (*Diderot's counterpoints. The dynamics of contrariety in his major works*, SVEC, 363, 1998, pp. 41-59) explore la contradiction flagrante entre la lettre remplie d'adjurations à une vie d'obéissance et de fidélité conjugales qu'il rédige à l'intention de sa fille au moment de son mariage et la liberté sexuelle des jeunes Tahitiennes évoquée dans les Adieux du Vieillard.

18. LEW., tome 1, pp. 274-275.

plus de véhémence la « distinction du *tien* et du *mien* » qui les incite, d'une part, à allumer chez les Tahitiennes des « fureurs inconnues », pour en faire leurs esclaves sexuelles, et, de l'autre, à priver les habitants de leur terre, en revendiquant Tahiti pour la France¹⁹. En revanche, une sexualité qui suit les règles de la nature, comme le précise le deuxième entretien entre Orou et l'Aumônier, ne saurait réduire l'autre à un objet de domination, et pire encore, à le subordonner à la jouissance de la propriété matérielle. Tandis que le paysan français « excède sa femme pour soulager son cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le médecin pour son bœuf », le Tahitien pratique et encourage chez les autres une sexualité utilitaire où le plaisir des sens est mis au service de la population et de l'amélioration matérielle de la collectivité :

Sois sûr que partout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme à son lit, à sa santé, à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il est possible de faire. C'est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfant qui souffre ; c'est ici que les mères sont soignées dans la maladie ; c'est ici qu'on prise une femme féconde, une fille nubile, un garçon adolescent (OP, 499)²⁰.

Tout le mal vient d'une religion dont la mission principale n'est autre que la domination de ses fidèles par le contrôle de leur fécondité. Cette vérité, révélée par l'élan investigateur du texte, prépare le terrain pour la réalisation de sa fonction prospective : dès que l'ignorance des Français sur le véritable état de leur sexualité sera balayée, tel le soleil qui balaye le brouillard dans la grande métaphore qui traverse l'ouvrage, alors commencera leur libération. Libération, tout d'abord, de l'emprise d'une église qui, main dans la main avec le pouvoir établi, sait que le moyen le plus sûr de maintenir son empire sur la population est de l'opprimer dans l'instinct le plus profond de son être. Libération, ensuite, de l'oppression d'un peuple par un autre. Le mythe tahitien, tel qu'il est réécrit par Diderot, pourra contribuer à entamer la libération, non seulement des Français, mais de tous les peuples colonisés et menacés de colonisation par la France et par ses voisins européens. La sexualité, telle qu'elle est pratiquée par ces Tahitiens fictifs, n'est pas prédatrice, dominatrice, sournoise, une sexualité qui exploite comme l'est celle des Français, à l'image de leurs appétits territoriaux. Au contraire, elle est franche, ouverte, inclusive, tournée vers l'amélioration morale et matérielle de la population. Elle préfigure les relations qui pourraient exister entre les peuples du monde si de part et d'autre on vivait selon les exigences de la nature. En terminant son ouvrage

19. LEW., tome 10, p. 205.

20. LEW., tome 10, p. 235.

par une allusion galante au rôle mondain des femmes, ces femmes à la fois victimes et dominatrices dans le désespérant affrontement entre les deux sexes qui obsède les nations dites civilisées, Diderot fait discrètement allusion à la voie sur laquelle il faut s'engager pour initier la libération sur le plan des mœurs :

- B. Et nous serons encore libres, cet après-dîner, de sortir ou de rester ?
 A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.
 B. Toujours les femmes ! On ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.
 A. Si nous leur lisions l'entretien de l'aumônier et d'Orou ?
 B. A votre avis, qu'en diraient-elles ?
 A. Je n'en sais rien.
 B. Et qu'en penseraient-elles ?
 A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient²¹.

Remarquons tout de suite que, dans cet échange, A a pris la relève de B comme interlocuteur éclairé, signe de sa propre libération intellectuelle suivant la lecture commentée du supplément. C'est lui qui souligne par ses remarques d'apparence frivole que les femmes tiennent la clé de la liberté pour tous, hommes et femmes ; qu'une prise de conscience de leur part sur la vérité de leur condition pourrait inaugurer des changements profonds dans les rapports entre les deux sexes, et dans la société entière.

Faudrait-il voir, cependant, une contradiction entre un tel programme de libération et la situation des filles et les femmes de Tahiti qui, selon le Vieillard, « nous sont communes », principe mis en pratique par Orou qui met ses filles et sa femme à la disposition de l'Aumônier²² ? Pour que cette critique aux allures féministes soit défendable, il faudrait pouvoir démontrer, contre l'évidence semblerait-il, qu'il existe une liberté d'ordre platonique en dehors de toute référence historique et culturelle, ou bien qu'il est possible d'envisager la transposition des paramètres d'une notion de liberté conçue dans la société occidentale de nos jours à une autre qui est chronologiquement et topologiquement radicalement différente. Mieux vaut prendre l'ensemble de l'ouvrage et, dans la mesure du possible, le remettre dans le contexte de son temps et de l'œuvre de Diderot. Comme l'a démontré Walter E. Rex²³, il existe bel et bien des contradictions sur la question de la liberté dans le *Supplément*, mais elles ont trait à la société

21. LEW., tome 10, p. 249.

22. C'est la thèse, par exemple, de Marie-Hélène Chabut, « Le *Supplément au Voyage de Bougainville* : une poétique du déguisement », *DS*, XXIV, pour qui « l'affirmation de liberté du vieillard comporte également celle, contradictoire, de l'objectivisation des femmes à Tahiti », pp. 13-14.

23. *Op. cit.*, voir surtout pp. 45-46 et 50-51.

tahitienne dans son ensemble, et non pas aux seules femmes. Si le Vieillard peint un tableau de mœurs sexuelles où la jeune Tahitienne est libre de satisfaire ses désirs avec le partenaire qui lui plaît²⁴, la sexualité utilitaire qui domine le Tahiti raconté par Orou à l'Aumônier²⁵, semble minimiser la douce jouissance qui fait partie intégrante de la sexualité et donc de la liberté évoquées auparavant. Diderot semble chercher à la fois, à travers l'image d'une sexualité féminine libérée, à fournir à ses lecteurs une critique directe de la répression exercée par l'Église dans ce domaine et de la représentation d'un régime où la sexualité est au service d'une société qui a besoin de mains pour exploiter et défendre ses terres, mais aussi à leur proposer la solution au déclin démographique, cette fausse alerte qui préoccupait tant l'opinion française. En y regardant de près, cependant, la contradiction se résoud, du moins partiellement, dans la logique d'une société imaginaire où la sexualité doit être d'abord libre, avant de pouvoir servir comme moteur, non d'un hédonisme égocentrique, mais d'un programme de renouveau et de croissance. Si certains — les jeunes trop pressés, les femmes pendant leurs règles, les femmes stériles — sont punis pour avoir enfreint le règlement qui gouverne le comportement sexuel de la population, c'est que Diderot est coupable d'un enthousiasme simplificateur qui présage plus le dirigisme jacobin qu'un quelconque proto-totalitarisme²⁶, et qui rend témoignage de la centralité de la sexualité féminine dans toute discussion des maux de la société et de ses remèdes.

C'est l'histoire d'une femme, Polly Baker, qui établit un lien important entre le *Supplément au Voyage de Bougainville* et l'*Histoire des deux Indes*. Cette histoire, inventée par Franklin et reprise par Diderot dans les deux ouvrages, est dans le *Supplément* l'objet d'un échange mystificateur entre A et B, où le soupçon que Raynal eût employé « des mains étrangères » pour la confection de son ouvrage est traité d'« injustice ». Et A et B de renchérir sur la méchanceté qui refuse à un grand homme le laurier qui lui revient²⁷. Cependant, derrière cette déclaration généreuse de la part de Diderot se profile le désir de défendre l'intégrité et l'intégralité de l'*Histoire des deux Indes*. C'est un ouvrage qui a beau être rédigé par une équipe dont Diderot lui-même était la recrue la plus célèbre, ce qui importe pour lui, c'est de reconnaître l'unité profonde de l'histoire qui avait été méconnue dans certains compte-rendus contemporains, plus préoccupés par les variations dans le style et les contradictions, voire les incohérences

24. LEW., tome 10, p. 207.

25. LEW., tome 10, pp. 229-236.

26. Nous ne partageons pas sur ce point l'opinion de Walter E. Rex, *op. cit.*, p. 55. Pour une discussion du caractère proto-jacobin de la liberté chez Diderot, opposée à la notion anglo-saxonne, voir notre article, « Diderot entre la Révolution américaine et le libéralisme anglais », *Studi settecenteschi*, 11-12, 1988-1989, pp. 359-366.

27. LEW., tome 10, p. 227.

apparentes, du texte. Ce qui importe, selon cette interprétation, c'est le fait que, si l'*Histoire des deux Indes* est devenue un *best-seller* du vivant de Diderot, c'est grâce au talent de Raynal qui a transformé le métier de compilateur en un art, et son histoire en « une espèce d'épopée »²⁸. Dans cet ouvrage grandiose, il existe, comme dans *Jacques le fataliste* et le *Supplément au Voyage de Bougainville*, une histoire racontée, celle de la grande entreprise commerciale et colonisatrice des pays européens, et une voix qui se tient à l'écart des événements narrés pour intercaler un commentaire, voix que l'évidence nous permet d'attribuer sans doute aucun à Diderot²⁹. C'est elle qui éclaire la double fonction heuristique et prospective dans l'*Histoire* que nous avons identifiée dans *Jacques* et le *Supplément* et que Raynal a pleinement reconnue dans les conversations épistolaires rapportées par Diderot³⁰. Effectivement, dans l'ouvrage de Raynal, nous retrouvons cette fonction explicitée dans le titre même qui l'affiche comme une « histoire philosophique et politique ».

C'est dans les premières pages, qu'il a composées pour la troisième édition de l'*Histoire des deux Indes*, parue en 1780, que Diderot propose à son lecteur — en guise de définition de la tâche de l'historien des deux Indes — son testament intellectuel. C'est là qu'il décrit la vérité qu'il a cherché tout au long de sa vie à servir, que ce soit sous le masque du narrateur de *Jacques le fataliste*, dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, ou ailleurs. Se dissimulant une dernière fois derrière Raynal, l'auteur supposé de ces paroles, il décrit le processus par lequel il a rendu service à la vérité, en commençant par la recherche des faits, en se dépouillant des passions et des préjugés ainsi que de tout ce qui pourrait l'identifier autrement que comme citoyen du monde, ce qui lui permet enfin de déployer un vaste regard sur les affaires des hommes, et surtout sur une humanité souffrante :

Élevé au-dessus de toutes les considérations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère, et qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent oublié, sur la vertu malheureuse. C'est de là qu'on verse l'imprécation et l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes, et sur ceux qui les oppriment. C'est de là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser et se couvrir de fange, tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieux. C'est là que j'ai pu véritablement m'écrier : je suis libre, et me sentir au niveau de mon sujet³¹.

28. C'est le mot de C.P. Courtney, « L'art de la compilation dans l'*Histoire des deux Indes* » in L'*Histoire des deux Indes, réécriture et polygraphie*, textes présentés par Hans-Jürgen Lüsebrink et Anthony Strugnell, SVEC, 333, pp. 307-324.

29. Voir Michèle Duchet, *op. cit.*

30. Dans *Lettre apologetique de l'abbé Raynal à M. Grimm*, LEW., tome 13, p. 78.

31. *Histoire des deux Indes*, livre I, Introduction.

A travers cette puissante image poétique qui rappelle « Élévation », un des poèmes avec lesquels Baudelaire ouvre *Les Fleurs du Mal*, Diderot évoque l'imagination transcendante du grand écrivain dont l'esprit est capable de saisir la vérité dans toute son ampleur. Cependant, à l'encontre du poète qui fuit, avec un mélange de morgue et de désespoir, les « miasmes morbides », « les ennuis et les vastes chagrins », pour « s'élancer vers les champs lumineux et sereins », Diderot s'élève au-dessus de la terre des hommes, non pour prendre ses distances, mais pour mieux percevoir et comprendre leurs peines. C'est sur ces hauteurs métaphoriques qu'il respire la liberté et qu'il trouve l'inspiration qui lui permet de prêter sa voix aux opprimés de la terre dans les discours et les harangues qui parsèment les pages de l'*Histoire des deux Indes* et qui lui donnent son souffle philosophique et politique. Pour Diderot vérité et liberté sont inséparables ; l'une ne peut pas exister sans l'autre. Vers la fin de sa vie, cette certitude se réalise pleinement dans la parole militante qu'il a consacrée à la lutte contre l'oppression coloniale.

L'*Histoire des deux Indes* ne ressemble à aucune histoire qui l'a précédée. C'est Diderot qui l'affirme dans sa *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*. De même que *Jacques le fataliste* marque une révolte contre le roman traditionnel, que le *Supplément au Voyage de Bougainville* se distingue de la littérature de voyages de convention, de même l'ouvrage de Raynal marque une coupure dans l'historiographie : « Raynal est un historien comme il n'y en a point encore eu » (*O.Ph.*, p. 640). C'est une histoire qui se veut « performante », un « livre qui fait naître des Brutus » : l'invocation même de ce nom historique par Diderot appose la marque de la liberté républicaine sur l'ouvrage de Raynal.

Trois ouvrages donc, chacun, à sa façon, recherchant le vrai, écartant toute écriture qui ne s'engage pas avec sa conjoncture contemporaine, refusant tout ce qui est fable enfin. Car la vérité n'est pas une entité platonique qui plane en dehors du temps et de l'espace, encore moins pour lui, auteur, un lieu où le lecteur peut se vautrer dans sa suffisance, mais « un monde nouveau », « un phénomène inouï » qu'il incombe à l'écrivain de découvrir, en prenant « un ton qui ne soit qu'à lui » (*O.Ph.*, p. 641). Ce monde nouveau, c'est d'abord celui qu'ont découvert les Européens, en traversant les océans, mais c'est aussi le monde que découvre dans ses écrits un de nos premiers auteurs de la modernité, celui de la liberté.

Anthony STRUGNELL
Université de Hull (Grande-Bretagne)